

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gérard Bessette
Prix David 1980

Adrien Thério

Numéro 21, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40315ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thério, A. (1981). Gérard Bessette : prix David 1980. *Lettres québécoises*, (21), 65–65.

Gérard Bessette

PRIX DAVID 1980

Le prix David, c'est, depuis quelques années, le grand prix d'excellence parmi tous les prix littéraires du Québec qui ne cessent d'augmenter d'année en année. Il est normal que l'on prenne la peine de le souligner d'une façon spéciale. La plupart de nos grands journaux l'ont fait mais il me semble qu'ils auraient pu se démenner un peu plus à cette occasion et mettre le récipiendaire à la une. Est-ce que le prix David ne vaut pas autant qu'un tour de chapeau de Guy Lafleur ? On mettra encore dix ans à s'en rendre compte !

Les articles qu'on a publiés dans les journaux à cette occasion rappelaient les succès passés de Gérard Bessette en même temps que les titres de plusieurs de ses livres. Je me suis rendu compte cependant qu'on a oublié dans cette nomenclature *Les Anthropoïdes* et très peu insisté sur *Le Semestre*, le dernier Bessette. Je prendrai donc la peine de revenir sur ces deux livres qui me paraissent, pour certaines raisons, les deux plus importants de Bessette.

Évidemment, *Les Anthropoïdes*, ce n'est pas un livre facile à lire. Il faut, pendant les soixante ou soixante-dix premières pages, s'armer de patience. Mais quelle récompense ensuite ! Qui oserait, de nos jours, vouloir écrire une épopée, une épopée dans un langage moderne, sans craindre de faire rire de lui ? Le plus étonnant, c'est que cette épopée bien actuelle, va chercher toute sa matière créatrice dans une antiquité beaucoup plus reculée que celle d'Homère, chez des peuples mi-hommes, mi-singes, au moment où leur esprit commençait de s'ouvrir à la lumière de ce qu'on appelle maintenant civilisation. Ce n'est pas du courage qu'il fallait pour écrire ce livre, encore qu'il en fallait bien un peu pour se mettre à une rédaction pareille, c'est une vision



Photo : Kéro

géniale de l'organisation chez les primates. Mais il fallait plus. Il fallait faire en sorte que ce récit se mette à chanter à travers le délire des narrateurs. Et c'est cela que Bessette a réussi. Quel beau *Fémina* c'aurait pu être si seulement les Français nous lisaient plus attentivement ! Revenir à l'épopée en 1978, quelle extraordinaire contradiction !

Point de vue langue, *Les Anthropoïdes*, à cause des mots nouveaux que nous y trouvons, est déjà une innovation. Mais ce n'est rien en comparaison du *Semestre*. Je lisais hier, dans une entrevue que Bessette accordait à *Québec français* qu'il s'est toujours senti un peu et peut-être beaucoup prisonnier des normes de la langue française : « . . . je me sens impatient des bornes du langage, de l'enclos linguistique ». Eh ! bien, c'est ici qu'il fait le plus d'efforts pour s'en libérer. Je me suis rendu compte, à un moment donné, en lisant ce livre, qu'il contenait tellement de mots nouveaux, de nouvelles expressions, que je me suis mis à les

souligner. Un jour, je crois que je vais relire pour les compter. Il y en a certainement plusieurs centaines. C'est bien le temps qu'un écrivain de langue française fasse éclater toute cette belle armature, fruit du travail pernicieux de tant d'académiciens frustrés et jaloux de leur renommée ! C'est le temps que quelqu'un couche avec cette langue française qui ne fait, depuis deux cents ans, que montrer ses charmes, lui montre de nouvelles façons de faire l'amour, l'ouvre enfin à toutes les possibilités de la jouissance ! Et dans *Le Semestre*, c'est ce que Bessette fait. L'histoire d'amour avec l'étudiante est beaucoup moins convaincante que l'histoire d'amour avec la langue. Il faudra peut-être cinquante ans avant que Grévisse nous dise : « Ce mot, cette expression, cette tournure de phrase maintenant acceptés, est utilisé par Gérard Bessette dans *Le Semestre*. » Mais cela viendra. En attendant, je dirai que je n'ai pas lu un seul livre dû à la plume d'un Français, depuis dix ans, vingt ans, trente ans, qui fait aussi mal à la langue française tout en lui faisant autant de bien. La langue française a besoin de sang nouveau et aucun écrivain depuis longtemps ne lui a donné une aussi radicale transfusion. Qui eut pu croire qu'un professeur d'université à la retraite eût pu réussir un exploit pareil ! J'espère que le sang va lui monter à la tête et qu'elle va en faire une belle maladie ! Quel réconfort !

Adrien Thério